

Le Cyclope (1)

La guerre de Troie est terminée. Après dix ans de combats terribles, nous, les Grecs, nous avons gagné. Chacun de nous n'a plus qu'un désir : retourner dans son pays. Et moi, Ulysse, l'homme aux mille ruses, moi aussi je veux m'en aller le plus vite possible ; je veux retrouver Ithaque, mon île. Là-bas m'attendent Laërte, mon vieux père, Pénélope, ma femme et mon fils Télémaque, qui n'était qu'un bébé quand je suis parti à la guerre.

Je quitte avec joie les ruines encore fumantes de la ville de Troie et pars avec mes hommes, à la tête de douze vaisseaux. (...)

Bientôt nous approchons du pays des Cyclopes.

Les Cyclopes sont des géants, fils de Poséidon, le dieu de la mer.

Ils n'ont qu'un œil au milieu du front et habitent dans des cavernes. Ils ne savent pas cultiver leurs terres et vivent de l'élevage des chèvres et des moutons.

Je laisse le gros de notre flotte dans une île. Avec mon équipage, je m'avance vers la côte escarpée, où j'aperçois l'entrée d'une caverne, ombragée par des lauriers. Je veux savoir si le Cyclope qui y demeure connaît les lois de l'hospitalité. J'emporte, pour lui en faire cadeau, une outre de peau pleine d'un vin délicieux.

Je quitte mon bateau et n'emmène avec moi que douze hommes. Nous escaladons la montagne et traversons une cour fermée par un épais mur de pierre, avant de pénétrer dans la caverne. Elle est immense, propre et en ordre : les récipients de métal brillent, les fromages s'égouttent sur des étagères, agneaux et chevreaux sont parqués par âge dans des enclos, les nouveau-nés à part. Le maître des lieux n'est pas là.

- Prenons les fromages et allons-nous-en vite ! chuchotent mes gens.

Je réponds fièrement :

- Il n'en est pas question ! Je veux voir le Cyclope. Mangeons en l'attendant et offrons un sacrifice aux dieux.

Si j'avais su ...

Le Cyclope (2)

Comme le soir tombe, nous entendons des pas qui se rapprochent. Le sol tremble. Le Cyclope entre : on dirait une montagne en marche. Il tient dans ses bras un énorme tas de branches mortes, qu'il jette devant le foyer avec fracas. Nous nous cachons, épouvantés, au fond de la caverne.

Ayant laissé boucs et béliers dans la cour, il fait entrer toutes les femelles du troupeau, puis roule devant la porte un grand bloc de pierre, si lourd que vingt chariots tirés par des chevaux ne pourraient pas l'ébranler.

Il s'assied et commence à traire ses bêtes, ensuite, lâche, un à un, les petits sous le pis de leur mère, met à cailler une moitié du lait, garde l'autre pour son repas. Il rallume le feu : c'est alors qu'il nous voit à la lueur des flammes.

- Étrangers, nous dit-il d'une voix tonnante, qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Êtes-vous des marchands ou des pirates ?

Mes gens se taisent. Je prends la parole :

- Nous sommes des Grecs et venons de Troie où nous avons combattu vaillamment. Sur le chemin du retour, nous te demandons l'hospitalité ... Tu ne réponds pas ? ... Sache que Zeus punit ceux qui accueillent mal les voyageurs.

- Tu n'es qu'un enfant ! Crois-tu que je craigne la colère de Zeus ? Nous, les Cyclopes, nous sommes plus forts que les dieux !... Mais au fait, où as-tu laissé ton bateau ?

Vais-je lui dire la vérité ? Je me méfie ...

- Hélas ! Poséidon l'a jeté sur les roches... Nous sommes les seuls rescapés.

Au lieu de compatir à notre sort, le Cyclope saisit dans ses grosses mains deux de mes gens, leur écrase la tête contre le sol, les porte à sa bouche, les dévore en entier, muscles, os et moelle, arrose le tout de grandes lampées de lait et s'endort au milieu de ses bêtes.

Comme j'aimerais pouvoir plonger mon épée dans le creux de son estomac, là où la chair est la plus tendre ... Mais ensuite comment sortir de la caverne ? Blottis les uns contre les autres, nous passons la nuit sans dormir.

Le Cyclope (3)

Dès que paraît l'Aurore aux doigts de rose, le Cyclope se réveille, s'étire, prend deux autres de mes hommes pour son déjeuner, trait ses brebis et sort avec elles, ôtant et replaçant l'énorme pierre qui bouche l'entrée comme s'il s'agissait d'un caillou.

Quand enfin il s'en est allé, je réfléchis au moyen de nous venger de lui. Je remarque alors un tronc d'olivier, aussi long qu'un mât de bateau, qui doit lui servir de massue et qu'il a laissé sur le sol. Mes hommes et moi, nous le soulevons avec peine; nous le polissons, nous en taillons l'extrémité en pointe et la faisons durcir au feu. Ensuite, nous le cachons sous la litière des bêtes.

Le soir revient. Le Cyclope, cette fois, fait entrer, avec ses brebis, ses boucs et ses béliers. Puis la scène de la veille recommence : il s'occupe de ses animaux, se repaît de deux de mes gens et s'apprête à dormir. Alors, je m'adresse à lui :

- Cyclope ! Tu as sans doute bien mangé, mais tu n'as bu que du lait. Ne veux-tu pas goûter de ce vin dont je voulais te faire cadeau ?
- Donne !... Dis donc, il est fameux, ton vin, bien meilleur que le nôtre... Moi aussi, je veux t'offrir un cadeau. Mais d'abord, dis-moi ton nom. Moi, je suis Polyphème.
- Et moi, je suis Personne.
- Personne ?... Donne-moi encore à boire, Personne !
- Volontiers... Quel cadeau veux-tu me faire ?
- Je te mangerai en dernier. C'est mon cadeau, ah ! ah ! ah !

Trois fois je lui verse à boire. Il est bientôt complètement saoul, s'affale sur le sol, vomit et se met à ronfler.

Alors nous nous approchons sans bruit, portant à nous tous le tronc taillé comme un épieu, et nous enfonçons la pointe brûlante dans l'œil unique du monstre. Nous la tournons et la retournons. Le sang grésille, les sourcils s'enflamment, le Cyclope hurle et retire de son orbite le pieu ensanglanté. Il appelle ses voisins au secours.

Ils accourent et leur piétinement, dehors, sous le ciel étoilé, fait tressaillir les murs de la caverne.

- Polyphème ! Pourquoi cries-tu ? Quelqu'un te vole tes troupeaux ? On t'assassine ?
- C'est Personne qui me tue !
- Personne ? Eh bien si c'est personne, tu dois être malade ou faire un cauchemar... Nous, nous n'y pouvons rien !

Les Cyclopes s'éloignent et je ris de ma ruse. Pourtant, nous ne sommes pas encore tirés d'affaire.

Le Cyclope (4)

Le lendemain, dès que paraît l'Aurore aux doigts de rose, après avoir débloqué sa porte, le Cyclope s'assoit sur le seuil et tâte le dos de ses bêtes pressées de sortir. Il pense nous attraper au passage. Il se trompe! J'ai lié avec des brins d'osier les béliers trois par trois, et chacun de mes hommes est attaché sous celui du milieu. Quant à moi, je m'accroche sous le ventre du plus gros d'entre eux, agrippé à sa toison. C'est le plus bel animal du troupeau. Il sort de la caverne le dernier et Polyphème s'en étonne.

- Que se passe-t-il, mon doux bélier ? Toi toujours si pressé de goûter l'herbe pleine de rosée, voilà que tu traînes derrière les autres !. .. Prends-tu en pitié mon malheur ? ... Ah! si tu pouvais parler, tu me dirais où sont ces brigands de Grecs !

Comme le bélier ne répond pas, Polyphème finit par le laisser aller.

Lorsque nous sommes un peu plus loin, je saute à terre et délivre mes hommes. En hâte nous regagnons notre bateau, entraînant avec nous le troupeau de brebis. Mais à peine avons-nous quitté le rivage, que je me dresse et crie :

- Polyphème ! Tu m'entends ? ... Tu n'as eu que ce que tu méritais et les dieux t'ont puni de ta cruauté !

- Tais-toi, me supplient les marins. Tu vas exciter sa colère !

Mais je continue:

- Cyclope! Écoute-moi! Celui qui t'a rendu aveugle, c'est moi, Ulysse, l'homme aux mille ruses, Ulysse, fils de Laërte, vainqueur de Troie, sur le chemin d'Ithaque !

- Ah ! Misère ! répond Polyphème. J'aurais dû le savoir, un oracle l'avait prédit... Mais j'attendais un grand et bel homme, pas un nain miséreux comme toi !

Poséidon, mon père, venge-moi ! Empêche cet Ulysse de rentrer chez lui !
Ou s'il rentre un jour, qu'il soit seul, sans ses compagnons, perdu, misérable,
et que le malheur l'attende à Ithaque !

Sur ces mots, le Cyclope arrache la cime d'une montagne et, la faisant tournoyer, la lance sur notre bateau. Elle l'effleure, nous manquons chavirer, mais nous en réchappons et rejoignons bientôt le reste de notre flotte.

Puis nous gagnons le large et chacun, à sa place, frappe de sa rame, en cadence, l'eau qui blanchit sous les coups.

Éole / Le pays des Lestrigons

Nous atteignons bientôt l'île d'Éole, le dieu des Vents. C'est une île flottante, encerclée par une haute muraille de bronze. À l'intérieur de son palais, Éole vit avec sa femme et ses douze enfants. Ils festoient toute la journée et la bonne odeur de la viande grillée se répand dans leur demeure.

Éole nous traite magnifiquement pendant un mois. Je lui raconte par le menu les combats devant Troie et le départ de la flotte grecque victorieuse. Je lui avoue que, moi aussi, j'aimerais pouvoir rentrer chez moi. Il me donne alors un sac de cuir, en me recommandant de ne pas l'ouvrir; il le noue avec une cordelette d'argent : dedans il a enfermé tous les vents violents - excepté Zéphir, qui poussera doucement nos bateaux vers Ithaque.

Pendant neuf jours et neuf nuits, nous naviguons sans arrêt.

Nous apercevons notre île dans la brume, à l'aube du dixième jour; nous distinguons même les feux qu'allument les bergers dans la montagne.

Au cours du trajet, je n'ai pas lâché une seconde le gouvernail pour aller plus vite. A présent, je me sens épuisé ; d'un seul coup, le sommeil me terrasse.

De violentes secousses me réveillent : la mer est démontée, les vents soufflent en tempête et nous éloignent à toute vitesse de notre Ithaque. Je vois entre les mains de mes matelots le sac que m'a confié Éole, ouvert, avec sa cordelette qui pend.

Furieux et désolé, je demande :

- Que s'est-il passé ?
- Presque rien, me répond, avec embarras, Euryloque, mon compagnon préféré. Nous croyions que ce sac contenait de l'or et de l'argent, et nous pensions que tu n'avais pas fait un juste partage avec nous... Nous qui avons, comme toi, combattu et souffert... Les cadeaux, c'est toujours pour toi !

Je ne réplique pas. Nous voici revenus dans l'île d'Éole. Je vais à l'entrée de son palais pour essayer de l'attendrir et qu'il nous vienne en aide une seconde fois. Mais il s'écrie :

- Comment ! C'est encore toi, Ulysse ! Va-t'en misérable ... Je n'ai pas le droit d'aider un homme tel que toi, poursuivi par la haine des dieux.

Il nous faut donc reprendre la mer. Les matelots sont fatigués et chacun a du mal à frapper en cadence l'eau qui blanchit sous les coups.

Enfin nous approchons du pays des Lestrigons. Sous leur citadelle haut perchée, se trouve un port bien abrité. L'eau y est calme, mais son entrée est fort étroite. Nos vaisseaux y pénètrent cependant et s'amarrent côte à côte, sauf le mien que j'attache à l'extérieur du port : je me méfie.

Je grimpe ensuite sur un rocher pour examiner la région. Je n'y vois aucune trace de culture, mais j'aperçois une fumée. J'envoie trois hommes en éclaireurs. J'attends et j'observe, tantôt le port, tantôt la campagne au loin.

Soudain, je vois deux de mes éclaireurs revenir en courant pour rejoindre précipitamment leur bateau. À ce moment, au-dessus d'eux, surgissent des Lestrigons par milliers, des géants monstrueux qui paraissent en colère. Ils brandissent des rochers énormes, ils les lancent sur notre flotte. Le port se remplit d'un vacarme affreux, fracas des vaisseaux éventrés, cris des marins mourants que les Lestrigons attrapent avec des harpons, comme s'il s'agissait de poissons et qu'ils mangent vivants.

Alors moi, vite, je tranche de mon épée la corde qui attache mon bateau à la côte. À force de rame, nous fonçons vers le large. Mon équipage et moi, nous sommes sauvés ! Mais hélas, nous pleurons les autres, qui sont restés dans le port, tous nos chers compagnons morts.

Circé (1)

Nous arrivons dans une île, où demeure Circé la magicienne, la fille du Soleil, déesse redoutable. Mais nous ne le savons pas encore.

Cette fois nous abordons sans difficulté au rivage, comme si un dieu nous guidait. Nous restons là pendant deux jours, étendus sur le sable, sans bouger, sans manger, accablés par la fatigue et le chagrin.

Au matin du troisième jour, lorsque paraît l'Aurore aux doigts de rose, je me lève, vais prendre à bord mon javelot et mon épée et monte sur une hauteur. J'aperçois dans un vallon, entourée par un bois de chênes, une belle maison aux murs de pierre, d'où sort une fumée. J'hésite. Si j'allais voir de plus près? Non, c'est plus sage de retourner vers mes hommes.

Sur mon chemin, un grand cerf débouche brusquement du bois et s'éloigne en me tournant le dos. Je lui lance mon javelot, il s'écroule : il est mort. Je parviens à le hisser sur mes épaules et, pliant sous la charge, je vais le déposer sur le rivage. Puis je réveille doucement mes compagnons.

- Voyez ce que je vous apporte ... Assez gémi, il n'est pas encore temps de nous rendre au royaume d'Hadès, chez les Morts ! Mangeons ! Régalons-nous ! Il nous reste du vin doux !

Quand nous avons bien festoyé, j'annonce à mes hommes qu'il nous faut aller jusqu'à la demeure que j'ai aperçue. Malgré leurs protestations, je sépare notre troupe en deux, je prends la tête d'un groupe, Euryloque dirigera l'autre et nous tirons au sort pour savoir lequel des deux partira : le sort tombe sur Euryloque.

Il s'éloigne avec vingt-deux de nos compagnons. Nous attendons paisiblement qu'ils viennent nous rendre compte de ce qu'ils auront trouvé. Euryloque seul reparaît, si bouleversé qu'il ne parvient pas à parler.

Enfin il nous raconte :

- Nous arrivons devant la belle demeure de pierre. Tout autour rôdent des lions et des loups. Au lieu de nous menacer, ils s'approchent de nous en quête de caresses et en remuant la queue, comme feraient des chiens. Cela ne nous semble pas naturel. Effrayés, nous nous réfugions sous le porche. Nous entendons chanter à l'intérieur, une merveilleuse voix de femme, nous entendons aussi le faible crissement d'un métier à tisser. Mes compagnons frappent à la porte. Elle s'ouvre. Une femme paraît, si belle qu'elle ne peut être qu'une déesse. Elle les invite à entrer, ce qu'ils font, les imprudents ! Moi, je suis sur mes gardes, je reste sur le seuil...

Je les ai attendus longtemps. Ils n'ont pas reparu. Ils sont perdus.

Circé (2)

À ces mots, je prends mon arc et mon épée, et je demande à Euryloque de me suivre. Terrorisé, il se jette à mes pieds :

- Ulysse ! Rappelle-toi le Cyclope et les Lestrigons ! Tu ne ressortiras pas vivant de cette demeure maudite, tu ne retrouveras pas nos compagnons ... Allons-nous-en d'ici, c'est le seul moyen d'échapper à la mort !

Je réponds :

- Euryloque, reste si tu veux à côté de notre vaisseau. J'irai seul. C'est mon devoir.

Comme j'approche de la demeure de pierre, un grand jeune homme se dresse devant moi, si rayonnant que je devine en lui Hermès, le messager des dieux.

- Tu es dans le domaine de Circé la magicienne, me dit-il.

Elle a changé tes compagnons en pourceaux et les a enfermés dans des étables, où elle leur donne à manger glands et faînes, la nourriture ordinaire des cochons. Elle t'offrira à boire un mélange magique pour agir de même avec toi. Prends cette herbe de vie, elle te préservera de ses enchantements, et suis bien mes conseils.

Il me les chuchote à l'oreille et disparaît avant que j'aie pu le remercier.

Je poursuis mon chemin et j'entre chez Circé. Elle m'accueille, souriante, la traîtresse ! et me verse à boire dans une coupe d'or.

Puis elle attend que la drogue fasse effet. Elle me frappe en vain de sa baguette, rien ne se produit. Elle s'étonne. Alors je tire mon épée et bondit sur elle, en faisant mine de vouloir la tuer.

Elle pousse un grand cri, s'agenouille et me dit :

- C'est donc toi, Ulysse, l'homme aux mille ruses ! Hermès le messager m'avait prédit que tu viendrais. Ne crains plus rien de ma part. Je te le jure, par le grand serment des dieux, à l'avenir je ne te ferai aucun mal. Aussi longtemps qu'il te plaira, tu seras mon hôte bien-aimé. Et lorsque tu voudras retourner dans ton île, je t'aiderai.

Elle appelle ses servantes qui me préparent un bain, m'apportant de beaux vêtements, puis m'offrent des mets délicieux. Mais je ne touche à rien et demeure sombre.

- Qu'as-tu Ulysse ? Pourquoi restes-tu ainsi sans manger et sans boire ? Puisque je l'ai juré, tu n'as plus rien à craindre.

Je lui réponds :

- Circé ! Crois-tu que j'aie le cœur à manger et à boire alors que mes compagnons gémissent dans leurs étables à cochons ?

Aussitôt, sa baguette à la main, Circé va les chercher. Les jeunes porcs avancent en grognant ; leur corps est couvert de longs poils roses, mais leurs petits yeux tristes sont humains. Circé donne à chacun un léger coup ; ils redeviennent des hommes, plus jeunes et plus beaux qu'avant. Quand ils m'ont reconnu, chacun me prend la main et nous pleurons de joie. Puis nous allons chercher ceux qui sont près du bateau et nous retournons tous chez la déesse.

Nous passons chez elle tout l'hiver, menant une vie agréable.

Les sirènes

Lorsqu'apparaissent les premiers signes du printemps, mes compagnons m'interpellent :

- Ulysse ! Il serait temps de reprendre la mer ! Ne veux-tu pas revoir la maison de tes pères ?

Je vais trouver Circé et lui rappelle sa promesse de nous aider.

- Eh bien ! Partez, puisque vous le voulez ! mes répond-elle. (...)
En attendant, ce soir, mangez ! Buvez !

Pendant que mes hommes se régalent, Circé me prend à part et m'explique comment faire pour échapper aux dangers qui nous menacent.

Le lendemain matin, nous partons dès que paraît l'Aurore aux doigts de rose.

La déesse nous envoie une brise qui gonfle nos voiles. Bientôt, nous arrivons en vue de l'île des Sirènes, ces femmes-oiseaux dont les chants attirent irrésistiblement les matelots. Malheur à ceux qui les écoutent ! Ils ne revoient jamais leur pays et leurs ossements jonchent le rivage.

Comme le vent est tombé, nous avançons à la rame. Sur le conseil de Circé, j'ai bouché les oreilles de mes gens avec de la cire, afin qu'ils n'entendent pas les Sirènes et ne soient pas tentés de s'approcher d'elles. Mais moi, je veux les écouter. Debout, solidement attaché au mât, j'ai demandé à mes hommes de resserrer mes liens au cas où je leur ordonnerais de me libérer. Et j'écoute, de toutes mes oreilles, j'écoute les douces voix enchanteresses.

« Viens, Ulysse, viens, toi, le Grec le plus célèbre,
Arrête ton vaisseau pour entendre nos voix !
Jamais aucun marin n'a vogué jusqu'ici

Sans écouter les chants qui sortent de nos lèvres,
Sans être, grâce à nous, enrichi d'un savoir.
Car nous savons les maux que vous avez subis,
Infligés par les dieux, dans les plaines de Troie,
Nous savons ce qui meurt et savons ce qui vit
Sur votre terre à vous, la terre nourricière. »

Elles chantent, et je n'ai qu'un désir : être auprès d'elles pour les entendre mieux.
D'un froncement de sourcil, je commande à mes gens de me détacher.
Courbés sur la rame, ils se hâtent d'autant plus, tandis qu'Euryloque resserre
mes liens à m'étouffer.

Enfin, nous dépassons l'île aux Sirènes. Elle n'est plus qu'un point à l'horizon, et
les chants admirables s'affaiblissent peu à peu et meurent dans le lointain. Alors
les rameurs ralentissent, ôtent la cire de leurs oreilles et me détachent du mât.